

TROUPE Quatorze interprètes tracent une géographie du noir désir. En bande-son, une œuvre interprétée à la fois lyrique et érotique de l'album-concept de Gainsbourg.

# QUAND MARILOU DANSE REGGAE

Le chorégraphe Jean-Claude Gallotta met en scène *L'Homme à tête de chou*, œuvre culte de Serge Gainsbourg, enregistrée par Alain Bashung peu avant sa disparition. Récit de répétitions.

LAURENCE LIBAN - REPORTAGE PHOTO : GUY DELAHAYE

Le premier filage vient de se terminer sur le grand plateau de la MC2 de Grenoble. Dans l'immense salle désertée, des hommes et des femmes se cognent, bondissent et glissent dans le silence retrouvé, tandis que Jean-Claude Gallotta médite dans la pénombre.

Dans moins de quinze jours aura lieu la première de *L'Homme à tête de chou*, aboutissement d'un projet audacieux lancé en 2006 par le producteur Jean-Marc Ghannassia. Proposée d'abord au chorégraphe, l'idée est soumise au chanteur qui, après avoir vu le ballet *Les Gens qui dansent*, à Chaillot, donne son accord (lire l'encadré page suivante). Entre les deux hommes, les références sont les mêmes et la conni-

hommes à la façon de cette petite garce de Marilou ? En les tenant par la braguette, bien sûr ! L'exercice provoque quelques fous rires. Après tout, *L'Homme à tête de chou* est une œuvre qui se joue dans sa continuité. Et c'est parti sur un air de guitare d'abord assez doux, puis très vite *in the mood*. « Je suis l'homme à la tête de chou/moitié légume moitié mec ». En bordure de scène, est placé un dérisoire fauteuil de bureau. A moins qu'il ne vienne d'un salon de coiffure. « Je voulais intégrer Alain dans le spectacle en le faisant s'asseoir sur cette chaise, référence au lieu où l'homme à tête de chou avait rencontré sa sham-pouineuse, explique Gallotta. Je pensais aussi l'impliquer dans les duos où les garçons se laissent manipuler par les filles. Mais



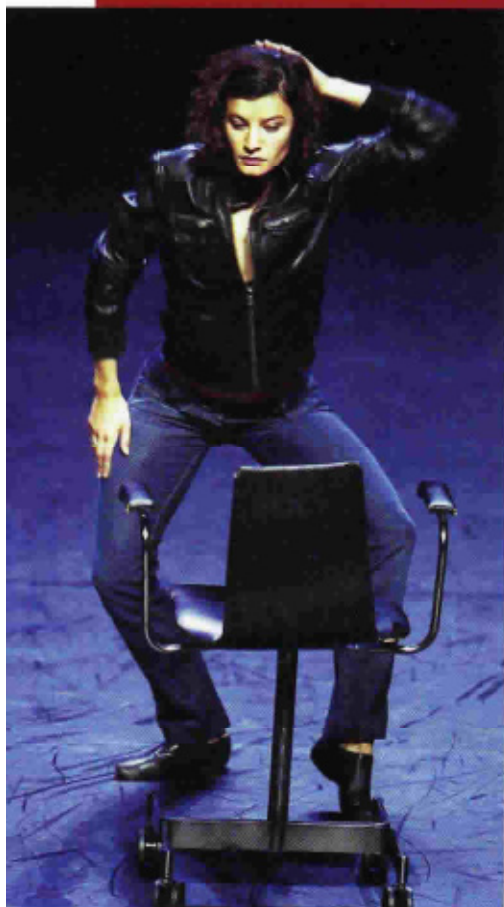
PROJET « Nous voulions quelque chose qui déménage », explique Jean-Claude Gallotta.

vence, immédiate. La musique est très vite enregistrée bien qu'il soit prévu de la jouer sur scène. Hélas, la maladie s'installe. Le projet est reporté. Jusqu'au jour où Bashung renonce à être en scène. Sa mort, le 14 mars 2009, laisse la troupe sonnée mais la promesse tient toujours.

Il est 15 heures. Dans le beau studio qui ouvre sur les montagnes du Vercors, Mathilde Altaraz, la femme et l'assistante de Jean-Claude Gallotta, opère les dernières mises au point : rebonds, chaloupés et lancers des bras. Des « duos bien lents, bien doux, bien suaves », du « ciselé », du « balancé », du « pulsé », demande-t-elle, un papier à la main telle une liste de courses. Problème : comment faire valser les

cela l'inquiétait un peu et il se demandait s'il allait devoir danser. Il croyait que ce serait trop difficile, ou bien que je faisais ça pour lui. Mais non : j'ai toujours aimé ces échanges de regards, de gestes. »

Ces duos, le chorégraphe les a gardés. A sa troupe, Gallotta dit qu'Alain Bashung les regarde répéter depuis le début. Alors, il leur demande de la douceur. Comme dans la séquence inaugurale où les quatorze danseurs entrent en scène en une longue file silencieuse et s'arrêtent un instant pour accomplir, l'un après l'autre, un geste d'hommage et de tendresse devant ce siège que le chanteur aurait dû occuper. Siège vide, comme celui de Molière. L'autre nuit, Gallotta a rêvé de son ami. Ils étaient >>>



**HOMMAGE** Au début du spectacle, chaque danseur s'arrête devant le siège que Bashung aurait dû occuper sur scène.

>>> tous deux devant la billetterie de la MC2, et regardaient en riant le public arriver.

Pendant ce temps, « Pupille absente iris/Absinthe », Marilou « se plonge avec délice/Dans la nuit bleu pétrole/De sa paire de Levis. » Seule devant le fauteuil, Cécile Renard, frange auburn et plastique ondulante, se « self-contrôle », comme dit Gainsbourg, au rythme de la mélodie. Pour être sexe, c'est sexe. Et rock aussi. « Entre abstraction et figuration, l'équilibre est difficile, explique le dramaturge Claude-Henri Buffard. Il faut éviter de verser dans la pantomime et, en même temps, cela doit rester explicite. » Et ça l'est. Ça pulse et ça glisse et ça balance, dans un mouvement général de vaste amplitude où garçons et filles tracent une géographie du noir désir à la fois élégante, joyeuse et voyoute. « Avec Alain, nous voulions quelque chose qui déménage », dit le chorégraphe. D'où le nombre inhabituel de danseurs en scène : quatorze au lieu de huit. « Pour moi, c'est beaucoup. L'identité de ma compagnie, le groupe Emile Dubois, est celle d'une petite troupe à la Molière. Mais là, j'ai bien vu que ce projet rythmé et galopant risquait de paraître pauvre dès lors que je voulais séparer les filles et les garçons. » De plus, il faut ménager des pauses discrètes afin que les interprètes, constamment sollicités, puissent

repandre souffler sans que cesse l'impression de bombardement permanent des duos, des trios et des groupes.

Sur le plateau, la pénombre s'est soudain installée. Restent des ombres redessinées par la lumière et rehaussées de touches de couleur : le jogging vert d'Adrien, le pantalon de Yannick, la capuche rouge de Béatrice. C'est beau et fantomatique. Le lendemain, lors de la répétition en costumes, tous noirs et blancs, l'impression sera totalement différente. Une gravure à la pointe sèche, une écriture à même le plateau. Les ambiances défilent, simples mais fortes. La nuit avance. Le filage touche à sa fin. Les couples tournent et dansent dans une folle dépense d'énergie. Les corps, de morphologies très différentes, s'accordent dans la vitesse et l'élan, dans la joie et la gravité. Et puis il y a Thierry Verger, l'un des compagnons des débuts de Gallotta. Sa longue silhouette poétique parcourt, comme sans y toucher, les méandres du souvenir et les impératifs du désir. Assis dans le fauteuil, il est simplement là, unique, solitaire, portant la douceur étonnée de son regard sur cette histoire qui les fait tous danser aujourd'hui : « Oh ma lou/Oh Marilou/Fais gaffe ou je te rentre dans le chou. » ● L. L.

MC2, Grenoble, jusqu'au 15 novembre.  
Le Quartz, Brest, le 20 et le 21 novembre.  
Théâtre du Rond-point, Paris (VIIIe),  
du 27 novembre au 19 décembre.  
Et tournée en 2010.

## DE GAINSBOURG À BASHUNG

**D**raine de chair et de sang, *L'Homme à tête de chou* (1976), disque devenu culte de Serge Gainsbourg, raconte le meurtre de l'infidèle Marilou par son amant, échetier dans une feuille de chou. L'album-concept, arrangé par Alan Hawkshaw, fut un échec commercial mais les célèbres variations musicales de Marilou et de l'homme végétal ont inspiré au producteur Jean-Marc Ghanassia l'idée d'un ballet. Le vinyle culminant à 32 minutes, il a fallu réenregistrer les chansons, ajouter des musiques - le spectacle dure 1 heure 10. Alain Bashung donne un oui de principe en novembre 2006 pour jouer *live* avec ses musiciens. « Son accord dépendait de sa capacité à avoir bien en bouche les mots de Gainsbourg », se souvient Ghanassia.

Bashung se rend deux fois à Clermont-Ferrand dans le studio de Denis Clavaizolle, le réalisateur élu pour l'aventure : « On a d'abord ajusté son interprétation aux tempos, aux cassures et aux har-

monies, relate ce dernier. Puis Alain a posé sa voix sur des maquettes. Il évoquait peu l'œuvre de Serge mais a lâché à propos du côté très sexuel de cet album : "Quand même, il était gonflé". » Puis le chanteur se consacra à son ultime CD, *Bleu pétrole* - les fans auront remarqué que la Marilou de *L'Homme à tête de chou* « se plonge avec délice dans la nuit bleu pétrole ».



**RENCONTRE** En 1982, Gainsbourg avait collaboré à *Play blessures*, de Bashung.

Un mois avant sa disparition, Bashung écoute et approuve la bande-son, dont il avait suivi de près l'élaboration : « On voulait un côté lyrique, mélangé à une couleur *seventies* : Satie, Ravel, Mahler, les Doors, Captain Beefheart », souffle Clavaizolle, qui signe les musiques additionnelles, les orchestrations et les arrangements. Au final, l'enregistrement a coûté 60 000 €. « Pour l'instant, Barclay, la maison de disques de Bashung, ne semble pas intéressée par la sortie d'un disque », remarque Jean-Marc Ghanassia. Une véritable faute de goût, vu cette exceptionnelle œuvre au noir. ■ GILLES MÉDIONI